

Journée des cartels

Samedi 18 septembre 2021

Cartel « *Malaise dans la civilisation et identification* »

Tout discours pris au sérieux produit un réel

Jean-Claude Fauvin

La théorie psychanalytique concerne aussi bien les dimensions culturelles et sociales qu'individuelles.

Là où pour Freud le passage de l'une à l'autre se fait par un acte meurtrier initial sur le père puis l'idéal, articulé à l'identification, pour Lacan, la distinction du symbolique derrière l'imaginaire dans la production de la réalité implique en soi une dimension trans et pré-individuelle.

Le sujet est effet d'une dimension extérieure à l'individualité de son appareil psychique, de sa singularité associative, dont il se saisit dans la parole. Un réel s'en engendre, produisant comme nous le montre le séminaire sur la lettre volée des impossibilités syntaxiques par traduction d'un système symbolique en un autre. Lacan se disait réaliste : à ce réel il ajoutait la dimension d'un réel hors sujet, celui que le sens commun associe à l'idée de réalité, contre lequel on se cogne et qui revient toujours à la même place.

Je vais aborder le réel de notre époque, l'impossible à dire des discours qui organisent notre civilisation, à travers une appréhension supplémentaire du réel : des questions se posent pour tout parlêtre, dont aucune réponse ne vaut dans l'absolu, mais auxquelles il est impossible de ne pas répondre en vivant, et sur lesquelles toute organisation sociale prend parti. Ce que le catholicisme a nommé par l'idée du « péché par omission », et que Georges Canguilhem décrivait : « les faits sont faits de ce qu'on ne fait pas », laissant ainsi sa chance à la liberté.

La distinction individu et société insiste si on refuse les spéculations sur la réalité hors cure psychanalytique qui ne produisent pas d'effets vérifiables.

Ce refus a fondé la science moderne, où des expériences doivent confirmer la théorie dans des conditions renouvelables. L'aura civilisationnel de la science tient à ses découvertes de phénomènes insoupçonnés et à la technologie efficace qu'elle produit, validant sa théorie aux yeux de ceux qui ne comprennent rien ou peu de ses théories.

Les cures psychanalytiques sont individuelles et impliquent des actes efficaces attendus d'un psychanalyste inclus dans leur effet. Alors que les théorisations psychanalytiques du social proposent des explications cohérentes avec la clinique, mais les pratiques sociales ou institutionnelles qui s'en inspirent nécessitent d'y ajouter des concepts, ou de prendre parti en soutenant des valeurs qui ne sont pas propres à la psychanalyse.

Peut-on se contenter de cette cohérence des idées pour produire des effets autres que de connivence autour d'une théorie partagée ?

Des actes sociaux ayant lieu en référence à la psychanalyse, que peut-on dire de leur efficacité, au vu de la variété des positions des psychanalystes ?

La théorie de Freud a aussi été un succès mondial, quoique contesté, car elle était associée à l'idée d'une efficacité sur les symptômes, qui confirmait sa scientificité et faisait espérer ses bienfaits. Adressée au public le plus large, pas seulement celui des experts, son discours sur une psychologie qui nécessitait une métapsychologie a circulé, sa psychologie résonnant avec la littérature, sa métapsychologie avec la science.

Le mouvement culturel produit par l'idée politique de droit au bonheur, nommé à la révolution française, favorisait une revendication de légitimité du désir et des satisfactions, que les découvertes freudiennes étouffaient.

A l'époque de Lacan, qui a vu le passage à la société de consommation, la psychanalyse a contribué à saper l'ordre ancien, patriarcal, mais les changements sociaux qu'elle a influencés ont été vite récupérés par la primauté de la liberté d'entreprendre, l'économie devenant l'impératif maître des décisions politiques et sociales. Le désir de chacun reste la possible ouverture d'un marché, si d'autres en partageant les objets, ce qui le légitime économiquement, à condition qu'il puisse se réduire à une satisfaction partageable et rentable.

Le malaise dans la civilisation a changé. Les effets de destruction liés à la consommation effrénée sont devenus massifs et de plus en plus irréversibles.

La psychanalyse dérange par son rappel de la singularité des individus et des situations, qui ne permet pas de se satisfaire de solutions toutes faites, car cela dévoile la contradiction d'un libéralisme qui prétend reposer légitimement sur les appétits individuels mais doit ensuite formater ce qui peut se demander.

Mais en même temps, l'organisation concrète de la psychanalyse, tant qu'elle se cantonne au privé, est libérale. Elle crée un marché, vend son rapport à la vérité. Qu'elle critique la société peut n'avoir aucune importance, tant que son organisation suit les lois du marché. Par exemple, Hollywood produit de virulentes critiques de Hollywood. Ça ne dérange pas si ça se vend bien et ne supprime pas le système. Par contre, cela favorise un marché « indépendant ».

Un milliardaire disait aux journalistes : dîtes de moi tout le mal que vous voulez, mais surtout écrivez bien mon nom. Il savait que l'essentiel était de se faire un nom, comme l'avaient fait des peintres à la Renaissance, et comme l'amplifie internet, avec le buzz. Le contenu rationnel a peu d'importance, du moment qu'il fait rêver et fantasmer un corps social, selon des principes de publicité introduits aux Etats-unis par le neveu de Freud. La rêverie semble la conséquence collective, avec la participation individuelle au système qui la favorise.

Freud a suscité de grands espoirs en nommant les fondements inconscients de la psyché, dans un quiproquo simplificateur favorisé par la psychologie.

Lacan a généré un grand effet de mode chez les intellectuels, par son appui sur les fondements culturels de nos modes de pensée, mais pour parler clinique à la population il y avait Dolto, comme Winnicott en Angleterre. Il a favorisé l'illecture, situant ainsi son enseignement du côté d'une élite seule à comprendre, suivant la pente de la philosophie et de la science.

Le transfert induit par eux est nécessaire aux demandes de cure, et les analysants qui veulent devenir psychanalystes peuvent espérer gagner leur vie grâce à elle.

La figure du psychanalyste les poches pleines de billets, liée mathématiquement à l'idée des séances courtes, a pu sembler la juste récompense et la confirmation de la théorie du désir, ceux qui payent pour elle la validant.

Mais nous ne pouvons plus nous voiler la face sur le versant commercial de l'affaire si nous voulons traiter la dimension sociale. Cela constitue un réel dont on ne parle pas, car il induit une méfiance toute autre que les réflexions désirées. Mais nous vivons maintenant dans un monde où les conséquences politiques de l'argent ont changé, celui-ci devenant le seul signifiant partagé dans une mondialisation qui standardise les civilisations. Tenir un discours qui procure des revenus rend suspect ce discours, s'il n'a pas convaincu.

C'est la version libérale d'une question posée dès l'invention de la philosophie : quelle doit être la place de ceux qui cherchent à vraiment savoir ? Doivent-ils commander la cité ?

Au siècle des Lumières, il y a eu alliance entre le peuple et les philosophes, ceux-ci prenant des risques dans leur critique universaliste de l'oppression. Cela se prolonge dans le « j'accuse » de Zola, mais l'expertise d'un savoir est devenu ce qui permet d'avoir une place reconnue dans nos sociétés, et ceux qui n'en possèdent rien sont exclus de plus en plus manifestement, s'ils ne suivent pas au

moins les évolutions technologiques. Les philosophes sont devenus des professeurs et dans le pire, Primo Levi a survécu car il connaissait l'allemand et la chimie

Il y a donc une ambiguïté sur l'effet réel de la psychanalyse, socialement.

Qu'elle aide et même sauve des individus, beaucoup peuvent en témoigner, mais elle participe aussi d'une organisation sociale très critiquable.

Le capitalisme n'est pas seul en cause, puisque dans les pays qui se déclaraient socialistes, les saccages de la nature n'étaient pas moindres. Au-delà des décideurs légitimés, il y a un préalable commun : une rationalité qui a intégré la science moderne et pense le monde comme un objet auquel on peut faire ce qu'on veut.

La philosophie ne s'intéresse plus à l'être du monde mais à l'être du sujet qui peut produire un tel savoir que la science moderne. Les philosophes depuis Descartes, et Lacan, psychanalyste anti-philosophe, ont théorisé le sujet.

Mais reste la question politique, le même réel qui a obligé des chamans et des sorciers à vivre hors des villages, des religieux à vivre dans des grottes ou des monastères, et a poussé des philosophes à rester dans leurs écoles ou cultiver leur jardin, : en évitant le monde des actes du pouvoir social. Il y a toujours eu la question : ceux qui s'avancent dans le savoir doivent-ils se mêler au monde? Mais sinon leur savoir est-il vain, seulement pour la mort et des usages technologisés?

Ce qui est un versant d'une question plus générale que le christianisme a évacuée: A vouloir produire un bien, n'amplifie-t-on pas le mal ?, dont la formule de Lacan, « la civilisation, c'est le déchet », est une variation pessimiste.

A notre époque, les pires catastrophes et les espoirs validés sont causés par la science, inventée par ceux qui savent plus que le sens commun. La nouveauté de la Shoah et de la bombe atomique n'a pas été qu'un peuple ait voulu en exterminer un autre ou utiliser une arme, c'est la puissance des moyens mentaux, sociaux et matériels mis en oeuvre.

Sur ce versant, la recherche de scientificité de la psychanalyse, associée à la règle du « dire tout ce qui vient à l'esprit », qui dévoile la singularité du sujet, peut virer à la banalisation de ce qui cause les pratiques destructrices, dont le principe se retrouve dans les cures : La séparation des signifiants de l'Autre est nécessaire à la créativité novatrice du sujet, et l'abandon de l'impératif de coïncidence avec le sens commun pour faire apparaître les signifiants sur lesquels le sujet se fonde dévoile un fondement pulsionnel agressif envers l'Autre.

Et la réponse de Lacan à la question de participer ou pas à la lutte contre les violences du monde pendant l'occupation allemande se dépose dans sa théorie, par rationalisation de son choix, rendant confuse la distinction entre l'abstinence en séance et le choix d'absence au monde politique.

On peut montrer comment se retrouvent dans les oeuvres d'autres auteurs de cette période théorisant le sujet, Sartre, Bataille ou Blanchot, les traces de ce qu'ils ont fait pendant la montée du nazisme et l'occupation allemande.

Lacan nous sensibilise au quadrant de Pierce, montrant qu'une affirmation universelle n'a nul besoin de l'existence pour être vraie : c'est justement ce dont se plaignent les professionnels qui subissent les discours managériaux, dont la force réside dans leur indifférence à l'existence ou pas de ce qu'ils affirment.

Ce que tout le monde vit, en téléphonant à une administration ou une société dont il dépend et qui tombe sur une machine proposant un choix de numéros où sa demande doit forcément s'inscrire, alors qu'elle n'y rentre pas. L'informatisation généralisée implique que la loi programmée, décidée par l'expert et le puissant, formate toute autre réalité.

La différenciation de l'existence et la non existence ne doit pas primer dans une cure, pour dévoiler la créativité du signifiant, mais en dehors, c'est ce qui différencie la vérité du mensonge, les actes des paroles trompeuses.

Socialement, il est crucial de savoir sur quoi et qui on peut compter, sans se préoccuper des raisons pour lesquelles on peut le faire, quelque soit ce que vont endurer ceux qui soutiennent la promesse de

fiabilité, ceux pour qui la parole engage. C'est encore plus évident quand on prend le risque d'essayer de transformer les relations au pouvoir, ce qui entraîne généralement des rétorsions.

La non-identité du signifiant et donc du sujet à lui-même est un nom logifié du « il ne faut pas trop compter sur ce qu'on a pu croire qu'il promettait ». Ce qui est l'inverse de ce qui permet de faire socius, et oblige au refoulement.

L'idée aussi qu'à critiquer un discours, on le renforce, est vraie pour l'argumentation, mais il y a compétition entre les discours qui veulent faire loi sociale, et la société qui en résulte est différente suivant lequel l'emporte.

Lacan a écrit que le destin humain dépend du choix de celui qui va y porter l'accusation de la parole. Mais il n'y a pas qu'elle, qui fait le destin du sujet, il y a aussi la violence réelle, la menace qu'elle ait lieu, l'usage et les limites de la force, qui fondent un versant du politique que presque tous préfèrent oublier pour pouvoir jouir de l'existence.

C'est une dimension qui apparaît très peu dans sa théorie, où le schéma princeps d'extimité, un intérieur à jamais inconscient équivalent à l'extérieur, pousse à considérer qu'en modifiant l'un on change l'autre, ce qui évite la notion freudienne de compromis et annule la différence entre les paroles et les actes.

Il suffit de reconnaître freudiennement la nécessité des stabilités d'un moi corporel puis psychique, sans laquelle les sujets s'engagent difficilement dans la parole, comme le montrent la clinique des infans et de l'autisme, pour concilier l'extimité structurale et les nécessités des ordres sociaux et biologiques.

Les promesses de Lacan comptent dans notre savoir, même s'il a reconnu que finalement la psychanalyse ne tenait pas les promesses de scientificité ou de transmissibilité qu'il a prétendu initier. Mais il explicitait rarement ses changements de point de vue, favorisant l'idée de la continuité de son œuvre plus que la perception de passage à ce qui semble opposé.

La passe a été pour lui un échec. Ça ne veut pas dire que ce n'est pas pertinent, mais cela débouche sur autre chose que ce qu'il avait espéré.

Politiquement, à la fin du séminaire sur les concepts fondamentaux, il affirme que seule la psychanalyse permet d'échapper à la fascination dont il fait le moteur du nazisme, celle pour les dieux obscurs, qu'il identifie ensuite à celle pour le Dieu obscur, alors qu'il nous a appris que c'est différent. En toute indifférence à ce que des millions d'exterminés ont été évités grâce à ceux qui ont concrètement vaincu les nazis, quelles que soient leurs motivations. Heureusement qu'on n'a pas attendu que tout le monde soit analysé pour que l'horreur cesse !

Les promesses de Lacan produisent des effets réels, comme la pente de maints lacaniens à croire que seule sa théorie lutte valablement contre l'inhumanité qui se profile. Ainsi, à l'acmé de l'attaque contre la psychanalyse au nom de l'autisme, de nombreux psychanalystes ont répondu, à des parents qui voulaient savoir ce qu'ils pouvaient faire avec leurs enfants autistes, par l'affirmation que seule leur orientation éthique préservait de la barbarie. En toute conformité à l'effet Godwin bien connu des réseaux sociaux, et en tout évitement de la douleur d'avoir un enfant autiste, si on n'est pas efficacement aidé.

Car l'autisme est un effet de nos discours. Une modalité de production du réel, qui tient à ce qui n'a pas été nommé et aux changements du discours de l'Autre.

L'autisme et son absence d'investissement libidinal de l'image du corps n'a pas été envisagé par Freud. Lacan n'a pas réalisé que le cas Dick, dont il s'est servi pour expliciter RSI, était un cas d'autisme, et il en a peu parlé. C'est le réel de la nouvelle économie psychique la plus extrême dans l'évitement de l'altérité et du signifiant.

L'autisme a été officiellement repéré par Kanner et Asperger en 1942 et 1944, côtés anti-nazi et nazi, pendant que la Shoah se réalisait. Ce pourrait n'être qu'une coïncidence. Mais les deux sont liés au discours de la science.

Pour Freud, la structure obsessionnelle était le meilleur exemple d'une pensée consciente qui essayait de correspondre avec rigueur aux normes scientifiques admises, mais encore très marquée par la religion et son effet névrotisant. Lacan est parti de la psychose. Les hallucinations lui ont permis de dégager que l'ordre symbolique est indépendant de la réalité, réel et imaginaire, et la rigueur de la psychose a été pour lui exemplaire d'une ouverture à des inventions symboliques. Mais l'autisme est le maximum d'une pensée qui cherche à en rester à des énoncés n'impliquant pas la dimension subjective reposant sur une relation à l'Autre. Soit l'idéal de la science, qui forçât le sujet dans ses énoncés.

Le premier livre d'une autiste qui a réussi à avoir une vie sociale et intellectuelle et en a témoigné, ouvrant un genre littéraire sur l'autisme qui nous oblige à revenir sur l'idée qu'on s'en faisait, est celui de Temple Grandin, femme qui a consacré sa vie à la compréhension des autistes et à leur intégration sociale, mais aussi à la compréhension et au respect des animaux et à la fabrication d'abattoirs pour le bétail.

Elle s'identifiait au bétail, reconnaissant chez lui une panique sans nom et un chaos qu'elle partageait, primant sur toute autre manifestation psychologique. Elle pensait qu'enfant, elle avait eu des réactions d'animal sauvage, et avait adulte le même point de vue perceptif qu'une vache. Ses contacts physiques supportés et agréables se limitaient aux animaux, par lesquels elle vivait. Les tuer confinait à un meurtre de masse assumé, pivot de son rapport à un Dieu rationnel.

Elle avait trouvé l'appareil pour apaiser ses crises de panique envahissantes grâce à celui qui sert à calmer le bétail, par pression sur le corps. Il lui a permis d'accéder à des sentiments de reconnaissance et d'amour jusque là impensables, et ainsi à des relations interpersonnelles raisonnables. Elle a passé un diplôme universitaire en psychologie et comportement animal, et fini par faire des conférences internationales moitié sur la psychologie animale, moitié sur l'autisme, gagnant sa vie en concevant des équipements pour l'élevage industriel, systématisant leur mise à mort massive, de telle sorte qu'ils n'aient pas de manifestations de crainte ou de souffrance au moment de mourir. Soit ce que les civilisations antérieures souhaitaient lors des sacrifices humains ou animaux : si le sacrifié manifestait un refus, c'était le signe du désaccord des Dieux, hors nécessité de représenter le sadisme pour un dieu qui l'incarnait. Le corps social nécessite l'approbation d'un sacrifice.

Elle a raconté son rapport à Dieu associé à sa construction d'abattoirs idéaux, et la découverte des incidences de la chimie sur ses croyances, qui l'ont aidée à penser l'autisme à partir de la neurochimie du cerveau.

Soit une position subjective faite d'une rationalité qu'elle conçoit semblable à celle d'un ordinateur, basée sur le visuel, fondamentalement hors langage, et une affectivité ne se réalisant qu'avec les animaux destinés à être consommés, dont le sacrifice lui semble inévitable, avec une relation au sujet supposé-savoir qui lui a permis finalement d'accéder, par subjectivation de sa participation au sacrifice, à la découverte qu'il peut y avoir un conflit entre ce qu'on ressent et ce qu'on fait.

L'autisme pousse à renouveler nos conceptions de l'identification et du sujet, et les interrogations sur le malaise et les espoirs de notre civilisation. Il montre des points inaperçus de la structure par laquelle un sujet émerge, traitant autrement, avec des particularités manifestes que l'on aurait cru impossibles, le réel d'où émerge un corps et une rationalité consciente, à partir de leurs fondements libidinaux.

Les discours sociaux, liés à des négations, favorisent la survenue de possibilités qui s'écrivent selon une dialectique : les refoulements que la culture soutient créent, par l'intermédiaire de chaque sujet, les affirmations positives nouvelles.

La théorie psychanalytique n'y échappe pas et peut trouver à interpréter un réel qu'elle semble avoir tendance à fuir, puisque le réel par omission, résonnant avec le refoulement, tend à faire disparaître le cadre rationnel d'où il provient.